

Extrait (pages 141 À 147) du livre (1) de

Philippe de Villiers

“ LE MOMENT EST VENU DE DIRE CE QUE J’AI VU “

XVI

Hassan II, le visionnaire

Nous arrivions à Rabat. Les ministres marocains rêvaient d'une course à la voile "Vendée-Safi", avec, sur la ligne de départ, les plus grands monocoques du monde, une sorte de Vendée Globe pour l'Afrique.

Notre oeuvre de codéveloppement Vendée-Maroc prenait forme. Soudain, en fin d'après-midi, le 9 juin 1992, l'inspirateur de cette politique, le député Dominique Souchet, me fit part d'un appel urgent d'Alexandre de Marenches, l'ancien patron des Services Secrets, un ami personnel qui fréquentait les grands de ce monde, un colosse de cette diplomatie à l'ancienne venant tout droit du monde de Metternich ; il avait la taille d'un reître, l'esprit d'un prince, le goût des chuchotements de l'ombre, là où se trament les vrais destins. Il connaissait l'envers de toutes les tapisseries et, travaillant toujours dans l'inopiné, il se plaisait à brocher des figures inattendues.

- Sa Majesté vous attend... Pressez-vous ! me souffla-t-il, laconique. Prenez un costume sombre.

- Je n'en ai pas.

- Je vous ai fait porter un des miens à l'ambassade.

Il mesure presque deux mètres et moi, un mètre quatre-vingt-deux Je ris de cette situation cocasse. Je flotte, je n'ai pas les épaules assez larges, le costume est bien trop grand pour moi. Je sollicite une paire de bretelles auprès de l'ambassadeur pour tenir le pantalon. Quelques instants plus tard, je traverse la porte de la muraille du Bab er-Rouah. Les avenues sont larges, les cours immenses, je marche d'un pas rapide, jusqu'à l'entrée du palais, le Dar el-Makhzen. Je me souviens d'une vaste esplanade, le Méchouar, encadré de bâtiments à colonnades de pierres lumineuses, tous coiffés de toits en bâtières de tuiles vertes.

On me fait passer, comme dans la dunette d'un navire, sous une porte très basse et très étroite, sans doute une sécurité contre une action de vive force de conspirateurs virtuels. **Le roi Hassan II m'attend, debout dans la salle du Trône.**

Il fait assaut de propos aimables et me remercie pour "cette coopération emblématique" portant notamment sur la formation des techniciens spécialisés dans la gestion des ressources en eau. Mais, d'entrée, je comprends que ce n'est pas le problème de l'eau qui l'intéresse.

Il porte une djellaba et égrène entre ses doigts u misbaha, une sorte de chapelet. Il fume cigarette sur cigarette. Il parle un français raffiné, presque littéraire, qui contraste avec cet univers chérifien, orné de volutes orientales.

Je repense à ce qu'on m'a dit de lui : Un personnage shakespearien qui traverse les épreuves, les complots, avec cette baraka souvent accordée aux descendants de Mahomet.

A peine assis, il met fin aux détours du protocole. Secouant la tête, comme agacé, il m'adresse une question inattendue :

- Pourquoi n'aimez-vous pas Lyautey ?**
- Sire, je vous demande pardon, mais j'aime Lyautey...**
- Non, pas vous, mais les élites françaises...**
- C'est à cause du colonialisme...**
- Mais Lyautey, ce n'est pas le colonialisme. C'est la colonisation. Le maréchal fut un colonisateur qui tomba amoureux du colonisé. Nous, les Marocains, nous aimons Lyautey. Il en parlait comme s'il était de sa famille... Je le lui fis remarquer ; il me confia :**
- Il était comme un vieil oncle. J'ai dansé sur ses genoux, à Thorey, en Lorraine, chez lui. Quelques mois avant sa mort.**

- Vous étiez si proches ?

- Mon père, oui. Lorsqu'on vint lui annoncer la triste nouvelle de son trépas, au mois de juillet 1934 - j'avais cinq ans -, mon père séjournait à Marseille. Il allait s'embarquer. Il retourna à Thorey pour s'incliner devant la dépouille du maréchal. Il pleurait...

La cérémonie eut lieu à Nancy, dans sa Lorraine chérie. Il avait pourtant exprimé le souhait d'être inhumé à Rabat. Ce qui représentait un geste fort. Un peu comme ces missionnaires qui ont choisi d'être enterrés en leurs terres de mission. Sur son mausolée, il avait composé lui-même une épitaphe, traduite en langue arabe. Le roi la connaissait par coeur, c'était une déclaration d'amour : "Ici repose Hubert Lyautey, qui fut le premier résident général du Maroc... Profondément respectueux des traditions ancestrales et de la religion gardées et pratiquées par les habitants du Maghreb auprès desquels il a voulu reposer, en cette terre qu'il a tant aimée. Dieu ait son âme dans la vie éternelle."

- Voilà qui était Lyautey. L'ami de la dynastie alaouite, conclut Sa Majesté.

- Mais je croyais, lui dis-je, avoir vu son tombeau à l'hôtel des Invalides à Paris ?

- Oui, il y a été transféré plus tard, à la demande du général de Gaulle. Vous avez lu l'inscription sur le monument funéraire ?

- Non, je n'y ai pas prêté attention.

- Elle est magnifique : "Etre de ceux auxquels les hommes croient ; dans les yeux desquels des milliers d'yeux cherchent l'ordre ; à la voix desquels des routes s'ouvrent, des pays se peuplent, des villes surgissent. " Vous qui êtes d'une famille de soldats, vous comprenez cette poésie ? Il avait de la grandeur. Ce fut un seigneur.

Il parlait mieux de lui que n'importe quel Français... Je voulais savoir pourquoi :

- Parce que les Français ont perdu le fil. Pour aimer un pays, il faut sentir qu'il a un passé. Ce n'est plus votre cas. Vous dépensez tant de temps à battre votre coulepe sur la poitrine de vos pauvres ancêtres !

- Cela vous inquiète ?

- Oui, pour la marche du monde. Nous avons besoin d'une France qui ne soit pas un trou noir. Vous êtes tout à votre noirceur, vous apprenez à vos enfants à se détester. Alors que vous avez quand même des motifs de fierté.

- Ah, si les élites françaises vous entendaient !
- Eh bien, je leur parlerais de la trace que la France a laissée chez nous et dont vous n'avez pas à rougir.
- Quelle trace ?
- Vos missionnaires, vos médecins, vos professeurs.
- Nos professeurs ?
- Oui, j'en ai connu beaucoup à Rabat ou au lycée de Meknès. Ils étaient remarquables. J'ai appris par coeur le Malet et Isaac.
- Vous avez appris "Nos ancêtres les Gaulois" ?
- Oui, cher monsieur. Et j'en comprenais la puissance allégorique. Il me dit que, pour lui c'était une convention, pour des peuples divers, une mystique, une généalogie fictive pour les faire tous remonter à la même origine. Gaulois par le sang reçu ou par le sang versé :
- Vous savez, au Maroc, il y a trois cents tribus. Je suis le principe d'unité. Son pays avait eu la chance, selon lui, de ne pas être une terre de passage, un caravansérail :
- Vous êtes en train de le devenir, à force de ne plus savoir qui vous êtes, où est votre demeure... Vos dirigeants ont tourné casaque. Ils ont peur de ce que vous appelez "le populisme" alors ils ont conçu une véritable vénération pour la population non autochtone, le nouveau peuple élu des élites. J'étais vraiment surpris par ce ton aussi pénétrant :
- Vous ne croyez pas, Sire, à l'intégration ? osai-je.
- Mais je n'en veux pas. Les Marocains de France ne seront jamais intégrés. Il me regarda avec gravité. Et marqua un bref silence. Je me hasardai :
- A cause des Français qui les récusent comme Français ?
- Non. Quand bien même ils le voudraient, ils ne le pourraient pas. Ou alors ils seraient de mauvais Français. Les Marocains resteront à tout jamais des Marocains et des musulmans. Ne nous demandez pas de perdre notre identité... comme vous dissolvez la vôtre. Je récusé le détournement de nationalité. Vos gouvernements ignorent la notion d'allégeance. Je suis l'émir des croyants. Je dois veiller sur les miens, tous les Marocains, qui sont les membres de ma famille. Je suis le parasol et la lance. Le parasol pour les abriter et la lance pour les défendre. Peut-être les Français ne comprennent-ils plus la France comme nous la comprenons. Il faudrait que vos compatriotes apprennent à aimer la France comme nous le Maroc.
- Mais, Sire, pourquoi me dites-vous tout cela ? Vous attendez quelque chose de moi ? Je pensais que nous allions parler des problèmes de l'eau...
- Oui, de l'eau qui coule sous les ponts de l'Europe : la Seine, le Rhin, le Danube, et les eaux de la Meuse... à Maastricht !
- Je finis par comprendre le sens de cette discussion si peu diplomatique. Il connaissait mes idées ou en avait entendu parler :
- Ah, vous vous intéressez au traité de Maastricht ! Au référendum ?
- Oh, que oui ! C'est de cela que je voulais vous parler. Je suis chaque jour avec attention votre campagne pour le "non". Pasqua, Séguin, vous et quelques autres parlez juste.
- Nous ne sommes qu'une poignée. Et n'avons plus que trois mois.
- Vous serez plus nombreux si vous faites comprendre au peuple français que ce traité va déclasser la France et perdre l'Europe. C'est une mauvaise action pour vous, mais aussi pour le Maroc.

- Pour la France, je le sais, mais... pour le Maroc ?

- Le centre de gravité de l'Europe va se déplacer. Vers le monde anglo-saxon et, finalement, vers l'Amérique. Vous voyez bien aujourd'hui comment la francophonie s'éteint à petit feu... La dérive nordique éloignera la France de son histoire originelle, de sa parenté affective, la Méditerranée - mare nostrum.

J'étais fasciné par sa vaste culture et son sens de l'Histoire. Il me dit que, si elle se faisait, l'Europe de Maastricht se détournerait de l'Afrique. Seule une Europe latine pouvait comprendre et fixer les populations sur place. Comme ces paroles résonnent aujourd'hui ! Il me confia l'avoir répété à Roland Dumas : "Vous avez tort de soutenir ce sinistre traité. Il fera obstacle à ce que la Méditerranée puisse devenir, autour de la France, de l'Espagne et du Maroc, une zone d'équilibre, un lac de Tibériade, autour duquel les trois religions et les fils d'Abraham pourraient trouver des points d'harmonie et prévenir les grandes transhumances de la misère et de l'envie.

Le roi paraissait fort mobilisé sur ce sujet. Presque intarissable :

- Vos élites sont ballottées sur des mers sans rivage, elles ont perdu toutes les boussoles.

- De quelles boussoles parlez-vous ?

- De celles qui nous conduisent dans l'espace et le temps : celles des cartes, des aiguilles et de la pérennité. La géographie, qui est la seule composante invariable de l'Histoire ; et la famille, qui en est le principe et la sève. Je ne vous envie pas.

Il était redevenue le souverain impérieux. Me voyant surpris, il lâcha brutalement :

- Vous parquez vos vieux. Dans des maisons de retraite. Vous exilez la sagesse. Vous avez aboli la gratitude, donc l'espoir. Il n'y a pas d'avenir pour un peuple qui perd ses livres vivants et n'a plus d'amour-propre. Qui abhorre son propre visage. Si vous ne retrouvez pas la fierté, vous êtes perdus.

L'entretien dura encore quelque temps. Le roi Hassan II parlait beaucoup. Il se désolait de voir la France choir dans la haine de soi. Je n'ignorais pas qu'il dirigeait son pays d'une main de fer. Mais son amour sincère pour la France me toucha.

Il répéta plusieurs fois le mot de Péguy : "Quand une société ne peut plus enseigner, c'est que cette société ne peut pas s'enseigner."

Quelle identité transmettre aujourd'hui aux jeunes Français ?

Une identité glorieuse, malheureuse, ignominieuse ?

Hélas, le grand roi est parti, emportant avec lui ses leçons et ses mises en garde. La nouvelle lecture de la colonisation invite nos jeunes compatriotes à aller cracher sur les tombes de Charles de Foucauld, du colonel Driant, et bien sûr de Lyautey. En cinquante ans, on est passé de la fierté à la honte. On a tué tous les héros.

Hélas, les fils de France ont reçu deux semonces. Après la guerre, on leur a dit : "Vos pères étaient des lâches, ils ont laissé faire. Criminels par la pente de leur caractère." Après la guerre d'Algérie, on a ajouté : "Vos pères étaient des assassins, des tortionnaires. Criminels par la disposition de leurs humeurs".

Naître en France, après la guerre, c'était se préparer à grandir avec un poche d'amertume qui devait vous encombrer de scrupules dès le premier âge. Car il faudrait apprendre à vivre ainsi, douloureusement, à traîner ses aigreurs et sa vergogne à la face du monde, comme la lie de l'humanité.

Naître en France, après l'Algérie, après l'Indochine, après la décolonisation, c'était encore bien pire. Il fallait faire pénitence. Comme nos soldats dans les camps vietminhs, il fallait expier, faire son autocritique, redevenir un enfant qu'on rééduque.

Un jour, quand il serait grand, le petit enfant serait initié. On lui expliquerait la nouvelle dose.

Il apprendrait par coeur le mot d'Aragon : "Monde occidental, tu es condamné à mort". Cette soumission le préparerait au "monstre doux" de Bruxelles.